



# 31

1982

revue trimestrielle

## CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration  
Marsanne, 26740 Montélimar  
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901  
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :  
Émile GILLABERT

Imprimé en France Op.82

Imprimerie du Crestois  
26400 Crest  
Dépôt légal n° Op/82

# CAHIERS METANOIA

## SOMMAIRE

### EDITORIAL

SOYEZ PASSANTS

p. 3

### RENCONTRE 1982

#### COMMENTAIRE

LOGION 42

p. 7

### RECHERCHES

SRI NISARGADATTA ET LE JE SUIS

p. 15

FLORILEGE

p. 23

VOIES DE GNOSE - AGIR NON AGIR

p. 27

### DISCOGRAPHIE

CHANSON FRANÇAISE ... VOIE DE GNOSE

p. 29

### POESIES

p. 32

#### Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoï : Marsanne - 26740 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975 .....	120,00 F.
— Cahiers 1976 .....	120,00 F.
— Cahiers 1977 .....	120,00 F.
— Cahiers 1978 .....	120,00 F.
— Cahiers 1979 .....	120,00 F.
— Cahiers 1980 .....	120,00 F.
— Cahiers 1981 .....	120,00 F.

#### Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, à titre de specimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

# ÉDITORIAL

## Soyez passants

*Le monde dont parle Jésus est le lieu des fausses identifications. Je ne connais le monde que si je réalise qui je suis. C'est donc la connaissance - la reconnaissance - de ce que je suis qui me permet de connaître le monde, non l'inverse, et d'éviter ainsi les identifications erronées. Autrement dit, c'est en prenant conscience de ma véritable identité que je suis à même de rendre à César ce qui est à César... : «Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui» (log. 111). Jésus assimile le monde à un cadavre : «Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre; et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui» (log. 56).*

*Tout attachement dans l'ordre de l'avoir, du savoir, du pouvoir et du vouloir, tout conditionnement, qu'il soit racial, religieux ou culturel, sont autant d'empêchements à une véritable connaissance de Soi. On comprend dès lors le caractère démystificateur des propos de Jésus, qu'il s'agisse de la prière, du jeûne, de l'aumône, du blasphème, du salut dans le devenir (imagination) du culte du passé (mémoire).*

*Mais que reste-t-il au terme de cette destruction généralisée ? La faiblesse du tout petit, le désert du disciple, le vide de ma naissance. En d'autres termes, je découvre ce que je suis réellement quand toutes les constructions de l'ego, édifiées grâce à la mémoire et à l'imagination, se sont effondrées comme un château de cartes.*

*D'aucuns pourraient estimer que le fait de mettre ainsi l'accent sur ce dont il nous faut nous débarrasser c'est ne montrer qu'un aspect de l'enseignement de Jésus, et, qui plus est, l'aspect négatif. Y a-t-il autre chose à faire que de se dépouiller de ses*

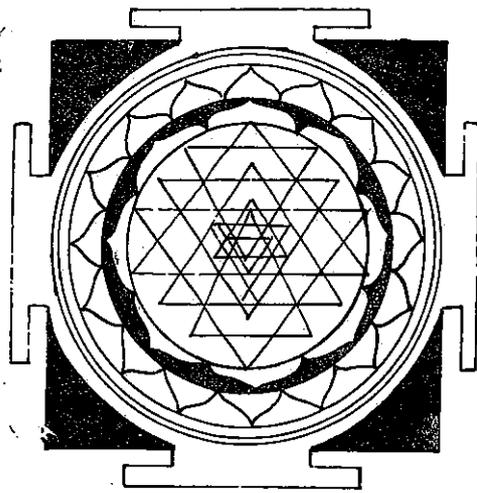
vêtements comme les petits enfants ? (log. 37) Et ce dépouillement, cet abandon, ne correspond-il pas au « lâcher-prise » préconisé par les grands maîtres de l'Orient ? Nisargadatta - dont nous avons la chance d'avoir maintenant les entretiens en français - nous dit : « Contentez-vous de laisser couler la vie et consacrez-vous entièrement à la tâche du moment présent qui est le maintenant qui meurt au maintenant... Attachez-vous à cette chose essentielle : le monde et le Soi sont un et parfait ». Oui, l'harmonie cosmique, émanation de l'Absolu, est le témoignage d'une Perfection que le mental ne peut percevoir. Jésus nous le dit en clair : « Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas » (log. 51), ou encore : « Le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas » (log. 113).

Comment se fait-il que cette connaissance ou cette vision fasse défaut au hommes ? Comment expliquer cet aveuglement qui les empêche de se rendre compte « qu'ils sont venus au monde vides » ? (log. 28). Des êtres rarissimes comme Jésus nous aident à dissiper cette énorme méprise à la condition toutefois que nous en ayons une conscience telle que la méprise nous devienne intolérable. Et ceux qui trouvent que le monde est un cadavre sont de ceux-là.

Or, si nous voulons bien être logiques - et la métaphysique n'est pas contre la logique - , nous sommes amenés à la déduction suivante : Puisque le monde est un cadavre, autrement dit, puisqu'il est mort, il ne peut être sauvé. Et qu'en est-il des hommes ? Ici encore, Jésus répond : « Ceux qui sont morts ne vivent pas, et les vivants ne mourront pas » (log. 11). Ceux qui sont morts, c'est-à-dire ceux qui s'identifient totalement à leur entité psycho-somatique, autrement dit encore, à leur personne.

Ainsi tout s'éclaire ; la gnose nous a appris que le corps et la psyché, ou âme, étaient mortels. Il s'en suit donc que si je m'auto-identifie à cette construction mentale qu'est la personne, je suis mort, ou, ce qui revient au même, je suis un mort vivant ou un vivant déjà mort. Et si j'avais des objections à formuler contre des constatations aussi abruptes, un Maître Eckhart ou un Nisargadatta se chargeraient de liquider mes dernières illusions. Le premier nous dit : « Les créatures sont un pur néant. Je ne dis pas qu'elles sont petites ou n'importe quoi : elles sont un pur néant ». (Sermon Omne datum optimum). Le maharaj précise : « Ce n'est jamais la personne qui est libérée, on est libéré de la personne ». Et il prend soin de dire que la personne est le

résultat d'un malentendu. J'ai à prendre conscience de ce malentendu pour que cesse l'emprise de la personne, car c'est elle et elle seule qui m'empêche d'être passant. Cependant, lorsque j'écris : J'ai à prendre conscience, quelle est l'identité de ce je qui se désolidarise de la personne ? Ici, à nouveau, les explications de Nisargadatta nous sont précieuses : « Dans la personne, l'Absolu se reflète comme conscience ». Et cette conscience qui reflète l'Absolu, il l'appelle témoin. Le témoin est donc à la fois le garant de la Réalité et l'observateur du rêve de la personne. La personne dit : je suis une telle ; c'est un rêve. En revanche, dire uniquement : Je suis, nous situe d'emblée dans l'immuable. Ainsi, le témoin, reflet de la Lumière, permet de passer de l'obscurité à la Lumière, du Rêve à la Réalité exprimée par le Je suis. Le témoin empêche de s'arrêter aux fausses identifications ; il est le pont entre les deux rives, le pont sous lequel coule le fleuve de l'existence humaine de la naissance à la mort ; il me restitue à mon instance originelle en me guérissant du malheur de me croire séparé. Seule l'extrême pauvreté est compatible avec ma nature propre, car, dans cet état, rien ne me distrait de ma Réalité. Alors, nous dit Maître Eckhart, « Je Suis ce que j'étais et là je ne grandis ni ne diminue, car je suis là le moteur immobile qui meut toutes choses » (Sermon Beati pauperes Spiritu).



**RENCONTRE 1982**

**COMMENTAIRE  
DE L'ÉVANGILE  
SELON THOMAS**

LOGION 42

JESUS A DIT :

SOYEZ PASSANTS.



D'emblée, malgré mes appréhensions, je suis obligée de plonger au cœur de cette expérience de douleur extrêmement fine qui atteint le seuil de la joie. Dans le groupe, nul privilégié. Chacun doit passer par là. Il fait don aux autres de son expérience de l'instant, et les autres l'aident de leur attention affectueuse. Être Un dans ce travail représente une énergie agissante énorme.

Energie nécessaire, car je vois disparaître une à une les pierres sur lesquelles je posais tranquillement ma tête.

Pourquoi revivre cette épreuve, année après année, se soumettre au joug de Jésus, de Maharaj, eux qui se moquent totalement de notre confort mental !

J'ai cru tirer un fil. Il n'y a plus de fil, mais je suis tirée inexorablement.

«La personne est un malentendu»

Je ne peux agir sur ce malentendu vieux comme le monde, car la personne échappe toujours à mes recherches. Elle n'a pas de limites réelles, ou tout au moins, cela se dérobe continuellement. Si je ne peux prétendre connaître la personne, je peux cependant me pencher avec une attention amicale sur ce vaste nuage, champ de mon expérience. Il est même nécessaire que je me livre sans cesse à l'expérience directe, laissant de côté les livres et mes mots, me servant des clés qu'on me donne, car, en vérité, je n'ai rien d'autre à faire.

M. - F. Henry



Jésus se présente à moi comme le passant par excellence Il l'est tellement qu'il «n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer». Rien ne l'arrête : s'il dit : «Montagne, éloigne-toi, elle s'éloigne». Si je fends du bois, il est là ; si je soulève la pierre, je

le trouve là. Il se définit comme la lumière qui est sur nous tous. Il n'hésite pas à affirmer que le Tout est sorti de lui et le Tout est parvenu à lui.

Jésus passe, non pour s'offrir en spectacle et étaler des dons de fakir, mais bien pour montrer comment, à mon tour, je puis être passant, à une condition toutefois, c'est que je sois à la recherche de mon identité et que je veuille de toutes mes forces la trouver, quitte à tout sacrifier pour y parvenir.

Engagé dans l'aventure, Jésus me dit ses «mystères» en répondant toujours à la question que je me pose ici et maintenant. Au fur et à mesure de mon avance, les obstacles sont foudroyés, pulvérisés, la route aplanie, éclairée. Je dois, bien sûr, «jouer le jeu» honnêtement. Sur les 114 logia, il y en a toujours un - quelque fois plusieurs - qui répond à l'attente en bousculant l'obstacle de l'instant. Pour qu'il soit «opérationnel», il doit être cherché, attendu, comme le point d'eau dans le désert est l'objet de la quête du nomade. «Celui qui boit à ma bouche sera comme moi, moi aussi, je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé». Boire à la bouche de Jésus pour que toute différence soit désormais abolie, voilà ce que je suis appelé à vivre. Quelle invitation à faire le deux Un ! Un vouloir passionné doit animer mon aventure vers la recherche ultime où le deux est fait Un :

«Quand vous ferez le deux Un,  
vous serez Fils de l'homme,  
et si vous dites :  
montagne, éloigne-toi,  
elle s'éloignera».

(log. 106)

Je suis ainsi fait que je vois les êtres et les choses à travers leurs différences. On m'a appris que pour me trouver je dois apprendre à distinguer, à choisir, à affronter le risque, mais aussi à me protéger. Ma vie balance entre l'affrontement pour vivre et l'obéissance à la Loi, laquelle valorise ses services pour mieux m'asservir en me faisant croire que sa religion seule est la bonne et que sa politique permet de préserver la paix tout en préparant la guerre.

Une intuition fondamentale me dit que la Réalité est tout autre. Le petit enfant que je fus porte témoignage d'un monde enseveli dont je garde au fond de moi une nostalgie indéradicable, un monde qui ne connaissait pas les servitudes de l'avoir et du pouvoir, un monde à l'abri des violences, des églises et des par-

tis. Alors le malaise engendré par le poids de la Loi devient insupportable. La démesure, qui se veut mesure, je la répudie au nom d'une liberté que je pressens, non pas celle du «terroriste» qui cherche, dans une société qui le nie, le lieu où il pourra vivre, mais une liberté intérieure qui me permet d'être au monde sans être du monde, de rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu, tout en préservant une Réalité inaliénable. Cette Réalité a nom Royaume dans l'Évangile selon Thomas. Dès le début de l'Évangile, je suis invité à ne pas m'identifier à des «guides» qui veulent me montrer un royaume là où il n'est pas. Celui-ci n'est ni dans le temps ni dans l'espace ; il est à découvrir au-dedans de moi. C'est le début d'une transformation où je vais avoir à me défaire de mes identifications successives aux «guides», identifications qui ont abouti à la fabrication de cette personne, laquelle ne constitue pas mon identité réelle, car c'est elle qui fausse la vision de ce que je suis fondamentalement en me faisant croire que je suis une entité séparée au milieu d'autres entités séparées. Ces séparations sont à l'origine des conflits, des désirs et des peurs ; ce sont elles qui m'empêchent d'être passant ; c'est le cadavre dont parle Jésus : «Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre ; et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui».

Ce cadavre, tant qu'il n'est pas repéré, exorcisé et liquidé, m'empêche d'être passant comme Jésus est passant. Plus je le vois à l'œuvre, plus je me rends compte qu'il est le meurtrier du Réel. Sans cesse, il puise dans le passé pour se projeter dans le futur, cherchant une continuité qui envahit tout le champ de la conscience.

Constamment, Jésus me déroute en détruisant le film de mon espace-temps. Mes sécurités s'écroulent l'une après l'autre. L'avoir n'a plus cours ; la faiblesse répond à la force, la spontanéité remplace le savoir. Ayant déjà un long passé, je suis invité à interroger l'enfant de 7 jours.

Petit à petit, mes défenses s'écroulent, mes points d'appui se dérobent, mon ivresse se dissipe.

Ai-je retrouvé le vide de ma naissance ? Suis-je désert comme Salomé ? Suis-je réellement passant ?

Emile Gillibert



Nous débarquons avec le secret espoir de voir un Eveillé émacié, doué d'un rayonnement si contagieux qu'il nous parachuterait tout droit dans le Royaume. Mais c'est dans la nuit des cœurs que la Métanoïa travaille à dissoudre nos chaînes, pas à en rajouter.

Nous nous sommes assis tous ensemble pour nous demander si Jésus pouvait nous sauver et comment. Sinon, qu'étions-nous venus faire ici ?

Le mental a sorti son grand jeu, en silence ou à haute voix. Il n'aime pas être piétiné. Il a tant singé les morts et les vivants célèbres que la seule chose qui nous distingue des moines fouettés par le vieux Tcheng, c'est que nous n'avons pas le crâne tondu. «Ce vide ouaté», ne serait-ce pas le plus perfide des malentendus ? Qu'a-t-il à voir avec «la vacuité de l'esprit originel» ? Ce fulgurant au-delà de tout pourrait-il n'être que dérangement mental ?

Hanté par le doute, débordé par un savoir qui le dépasse, le mental a paniqué. En perdant le fil, qui n'a soudain senti l'autre autrement ? Sa force, sa fragilité, était-elle la sienne ou la nôtre ? On s'est même surpris à veiller sur des apparences de métanoïas, endormies sur leur chaise, si disparates et pourtant jumelles, si dérisoires, mais si nécessaires pour que l'Amour circule. Il a circulé, naturel comme l'amande sur l'amandier. Le mental a déjà mis le verbe au passé.

Crânes obtus, nous sommes lucides en Réalité. Cette ombre en nous qui doute est déjà morte. Il n'y a rien à sauver.

Manoune



La plus grande richesse dans la plus grande concision ! En admettant que la pédagogie soit un art, on voit à quelle maîtrise de cet art est également parvenu Jésus... Aussi l'exégèse du logion paraît-elle dérisoire. Ces deux mots ne résument-ils pas l'enseignement initiatique que Jésus destine à celui qui a des

oreilles pour entendre ? Mais les mots peuvent être une barrière ou un pont et ces Cahiers se veulent le lien de rencontre de compréhensions s'éclairant les unes les autres, ce qui peut être d'autant plus fructueux lorsque la tentative se rapporte à un logion aussi dense et essentiel.

Passer n'est pas s'arrêter qui équivaut à se fixer, s'attacher, se limiter... Or nous savons par expérience et connaissance de soi que l'ego est bâti de la volonté de s'arrêter pour se définir et se protéger en un abri mensonger. S'arrêter, s'attacher, se définir dessinent une image de Soi dont la marque n'est plus «un mouvement et un repos» mais leur contraire et leur parodie : une paralysie ou une effervescence. Le mental, dirigé par l'ego soucieux de préserver son rêve de permanence et de sécurité, établit son «royaume» dans le champ du connu-mesuré-comparé et empêche l'écoulement du flux de la Vie. Que le mental soit le lieu de passage de ce flux de vie : il reste l'instrument d'un jeu divin dont il est indifférent à savoir le «pourquoi». Que le mental s'identifie à ce complexe corps-conscience et s'imagine «partageur» décidant de ce qui est bon ou mauvais pour lui : un malentendu naît qui le condamne à une tragique ignorance du «comment» de ce jeu divin.

L'ego est un pseudo-sujet qui se croit au centre immobile des expériences déformantes du mental. C'est précisément cette illusion qui fonctionne comme un piège : là est contenu le flux de la Vie et dans cette prison se constitue le moi comme identité usurpée. Ce piège - mémoire empêche le passage qui assurerait d'instant en instant la délivrance de cette illusion. Le «passant» se connaît comme témoin du Soi dans le flux des sensations et expériences qui traversent ce corps - conscience. L'ego, en se définissant par la finitude contenue dans l'enveloppe psychosomatique d'une personne, «me» prive de «ma» nature propre. Par les choix inquiets qu'il s'impose pour tâcher de trouver ce qui lui est favorable et repousser ce qui lui nuit, il engendre indéfiniment la peur, l'avidité et le besoin insatiable de plaisir.

L'opération inverse est donc le «lâcher-prise», à condition qu'il sectionne à la fois toutes les têtes de l'hydre, se rende libre et indépendant de toute motivation, de tout désir !

«Soyez passants» et vous échapperez à toute identification ; aucune limite ne vous retiendra. Pas une seule image trompeuse ne pourra plus vous faire oublier votre visage originel. Que le

jeu trouve un juste épanouissement à travers vous = «un mouvement et un repos». Ne vous opposez pas aux féconds affrontements des contraires : trouvez et soyez l'identique qui s'oublie sans se perdre en chacun d'eux. Le moi qui retient la Vie est naturellement promis aux angoisses et à la mort... Ne nous étonnons pas que Jésus promette à celui qui l'entend qu'«il ne goûtera pas de la mort» et même qu'«il règnera sur le Tout».

Raymond Oillet



Même s'il est le plus souvent enraciné dans sa conviction d'une «éternité» qui lui serait dûe, l'homme de la rue se sait fragile et condamné à une mort physique qui l'effraie sans qu'il ose toujours se l'avouer. «Il a *passé*», dit la veuve qui sait qu'à son tour elle *passera* avant d'aller rejoindre son compagnon au paradis chrétien. Jusque là, elle acceptera *passivement* la séparation. Elle vivra, dans le temps qui *passé*, lui aussi, la résignation qui lui est imposée...

Et Madame a passé «comme l'herbe des champs» constate dans un bel élan d'éloquence le théologien du Grand siècle...

Thème favori des poètes, ce «passage» de l'homme mortel et cet écoulement du temps nourrit la mélancolie et appelle la consolation d'une durée immobile ou d'un mystérieux au-delà :

«Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses

l'espace d'un instant», dit l'un...

«O temps, suspends ton vol...» dit l'autre...

Pas de consolation en revanche pour la gnose noire qui vitupère la *Chute dans le temps*, à la manière de Cioran : «J'entasse du révolu, ne cesse d'en fabriquer et d'y précipiter le présent sans lui laisser le loisir d'épuiser sa propre durée. Vivre c'est subir la magie du possible, mais lorsqu'on perçoit, dans le possible même, du révolu à venir, tout devient virtuellement passé et il n'y a plus de présent ni de futur. Ce que je distingue dans chaque instant, c'est son essoufflement et son râle et non la transition vers un autre instant. J'élabore du temps mort, je me vautre dans l'asphyxie du devenir»...

Le Jésus de *l'Évangile selon Thomas* donne au perpétuel effeuillement du créé toute sa dimension cosmique :

«Ce ciel passera  
et celui qui est au dessus de lui passera,  
et ceux qui sont morts ne vivent pas  
et les vivants ne mourront pas...»

Il est évident toutefois que, pour Jésus-*le-Vivant*, le message adressé aux disciples qui «ont des oreilles pour entendre» ne comporte aucun engagement à la résignation passive ou à la délectation morose. Il s'agit d'une action dans l'éternel présent inspirée par la nécessité d'*entrer dans le jeu du divin*. Bref, c'est une complicité avec la loi intérieure du total détachement. Comme le danseur inspiré qui s'accorde aux lois de la vie, le gnostique passe à travers ce monde éphémère et donc illusoire sans s'attacher aux prestiges ou aux déchirements de l'instant. Nisargadatta conseille à son interlocuteur de ne pas plus s'attarder que s'il marchait dans une rue surpeuplée : «Vous voyez les uns, vous jetez à peine un coup d'œil aux autres mais vous ne vous arrêtez pas. C'est l'arrêt qui provoque l'embouteillage. Continuez d'avancer. Négligez noms et formes. Ne vous y attachez pas. Votre attachement est votre esclavage...»

Une gnose mystérieuse, celle des *Actes de Jean* nous révèle un Jésus chantant et dansant peu avant sa mort. On connaît le rôle de la danse dans les traditions authentiques. Pourquoi la danse sinon parce qu'elle est geste gratuit, jeu sacré, pur détachement, jaillissement de l'inspiration intérieure. Et ce même texte proclame le «retour au Soi» rendu possible par ce joyeux renoncement :

«Je suis une voie pour toi *voyageur*. Amen  
maintenant réponds à ma danse  
contemple-toi en moi qui te parle en voyant ce que je fais  
garde le silence sur mes mystères»

C'est ainsi que le danseur errant de la gnose, rejoignant le jeu divin, libre de toute contrainte, acceptant joies et souffrances, se voit ouvrir tous les possibles sans donner prise à l'espoir et au regret. Parvient-il à son but ? Il n'a pas de but... Ne s'agit-il pas d'une aventure sans commencement ni fin, autrement dit d'une danse intemporelle qui est précisément le mystère suprême ?

P. Salvan

# RECHERCHES

## SRI NISARGADATTA MAHARAJ et le JE SUIS

*Les considérations qui suivent ne sont ni une introduction ni une présentation des paroles de Nisargadatta proposées à la méditation des lecteurs de ce Cahier : ni surtout un commentaire ! Car les entretiens réunis pour «Je SUIS» récemment publié par les Editions des Deux Océans, centrés sur le thème même qui s'est imposé en titre de l'ensemble, n'appellent aucun commentaire. Comme tous les enseignements traditionnels, ils invitent à une expérience... Pour nous convaincre de son urgence - qu'y aurait-il d'autre à faire pour nous délivrer de l'angoisse ? - le Maître, par des développements multiples et des démonstrations variées, apporte tous les éclairages souhaitables, le plus souvent appelés par les questions de ses auditeurs mêmes. Il est néanmoins évident que ces trois pages révèlent un choix et que la question privilégiée ici, qui renvoie aussi bien à toutes les questions, a été : qu'est-ce-que la personne ? D'où tire-t-elle sa réalité en admettant qu'elle en possède une ? Est-elle une entité naturelle ou façonnée par des tendances propres au sujet, sa volonté, sa culture ? Est-elle un absolu de référence indispensable à toute interrogation de nature philosophique ?*

*Un courant relativement récent de la philosophie occidentale, officielle dirions-nous, a voulu reconnaître en la personne le pôle de valeurs morales et spirituelles, par opposition à l'individu considéré comme la figure de l'égoïsme voire du cynisme. Le contre-sens, évident si l'on se rapporte à l'éthymologie de ces mots, en dit long des errements de telles pensées. De plus, il fournit la preuve que la pensée en tant que telle ne peut renier le penseur. Il y a dans ce cas affirmation à priori de la réalité*

du penseur, qu'il s'arroge ou non la prétendue dignité d'une personne, s'il veut bien choisir ce vocable pour se désigner lui-même. Or, précisément, à un interlocuteur qui lui faisait remarquer que les grands enseignements ignoraient toute distinction entre soi inférieur et soi supérieur, Nisargadatta répond catégoriquement que le soi inférieur n'a aucune réalité et qu'il n'y a pas de degrés au «Je SUIS». Cette déclaration devrait suffire à signaler l'authenticité d'un enseignement traditionnel et par conséquent rejeter dans le domaine de l'imposture la plupart des pseudo-enseignements spiritualistes si répandus aujourd'hui, contaminés par la croyance en un devenir. Il n'y a pas de moi inférieur que de méritoires efforts pourraient faire accéder à la jouissance du moi supérieur. «La créature est pur néant» assure Maître Eckhart. Ce constat fait, mais encore faut-il y parvenir, cherchons à apprendre et à comprendre...

Comme Krishnamurti, Nisargadatta expose que la personne, projection du mental, est une pseudo-entité issue de la croyance illusoire, ou imaginaire, que les événements dont nous sommes l'observateur dans la conscience nous confèrent l'identité spécifique d'un moi. Ce moi disposerait du pouvoir de choisir, d'accepter ou rejeter, de justifier ou condamner et surtout d'espérer voire de fabriquer par lui-même des «lendemain qui chantent»... Or la personne n'en connaîtra jamais parce qu'elle est, constitutivement, à cause de ces désir-aversion, peur-espérance : attachement, identification à des fictions, et donc irrémédiable souffrance. Aux forcenés du «réalisme», on peut à la rigueur concéder qu'il y a bien processus d'apparition d'un moi, mais qu'ils se trompent sur la nature de ce processus, que tout arrive autrement s'ils ne veulent pas démordre qu'il arrive quelque chose. Le mirage de l'ego, voilà l'objet de l'investigation proposée par les Maîtres, étant entendu que ce «phénomène» implique, de par sa nature même, qu'il n'a aucune réalité propre et qu'on ne trouvera plus finalement ni mirage ni ego... ni investigation. Sinon cet agrégat complexe, corps-conscience, «lieu» du témoin. La vérité surgit toujours de la délivrance de l'erreur sous toutes ses formes et, par l'exercice inlassable d'une intelligence incroyablement lucide et agile, Nisargadatta suscite pour ses auditeurs toutes les vérités que leurs questions appellent, quoique celles-ci proviennent presque toujours de contorsions du mental.

Par leur vigueur, un style d'expression directe et sans concessions, les enseignements de Nisargadatta paraîtront d'une frappante similitude avec ceux de Krishnamurti. Contemporains et tous deux enracinés dans l'expérience du Suprême, ils s'adressent à l'homme moderne pris au piège du mental et dans une situation peut-être plus douloureuse que jamais. On sait cependant que, si la métaphysique ou plutôt l'expérience libératrice sous-tend les enseignements de Krishnamurti, il évoque à peine celle-ci et jamais celle-là. Psychologue et pédagogue avant tout, il renvoie toujours la question au questionneur afin de lui faire découvrir ses motivations les plus secrètes, en quelque sorte subconscientes ; éventuellement, il éclaire et met à jour lui-même ces motivations, opérant à vif. Comme il le dit parfois, il nous faut cette «passion» : déjouer toutes les ruses du mental, le mettre à nu, exploiter à fond ce mécontentement qui peut nous vider de tout et de nous-mêmes, jusqu'à cette implosion dans laquelle, peut-être, le radicalement autre se manifestera. Krishnamurti se refuse à dire quoi que ce soit de positif au sujet de l'Inconnu. Les mots façonnés par le mental défloreraient cette beauté immarcescible... De son côté, sans rien concéder non plus au mental, (constants rappels de : «Rien n'arrive jamais... je ne suis pas ce corps...»), Nisargadatta n'hésite pas à s'engager dans ce que nous appellerions aujourd'hui une phénoménologie du paraître, et notamment du processus de la personne, en montrant avec une science didactique prodigieuse, la formation du mirage évoqué précédemment. Les textes qui suivent l'illustrent exemplairement. Nisargadatta, par sa fermeté d'établissement dans le Suprême, gagne une puissance dialectique qui confine à l'exploit si cher dans ce domaine aux philosophes professionnels. Il substitue à une question «pourquoi?» qui imposerait la conception d'une cause théologico-morale de «ce qui arrive», la question «comment?» et sa réponse, plus aptes à nous initier à la vision onto-cosmologique d'un ordre naturel régi par l'Un. Son recours à la tradition écrite et sacrée de l'Inde est négligeable car c'est maintenant qu'il faut pratiquer cette vision. Il semble néanmoins que Krishnamurti se montre plus inflexible dans l'austérité de la voie négative - exception faite de certains élans poétiques - alors que Nisargadatta accorde des «explications» plus gratifiantes intellectuellement, toutefois sans permettre au mental d'y tailler habit à sa mesure ! Ces remarques sont évidemment très

subjectives et leur auteur se défend d'avoir voulu se livrer à une comparaison de ces deux Maîtres qui, toujours, nous ont avertis de l'absurdité des comparaisons et qui ne «sont» pas les apparences que nous appréhendons d'eux.

Ne nous y trompons pas : les «philosophes» auxquels il a été précédemment fait allusion rejetteront les enseignements de Nisargadatta comme ils l'ont toujours fait de la métaphysique traditionnelle. idéalisme absolu, solipsisme; c'est par ces remarques dédaigneuses qu'ils enfermeront le message de Nisargadatta dans la section «mysticisme» de leurs encyclopédies. Il n'est pas inutile de rappeler que le problème le plus traditionnel et le plus actuel, peut-être fondateur, de la Philosophie, est celui du nominalisme. Les mots n'auraient-ils ni le pouvoir de cerner la réalité des objets qu'ils désignent, ni réalité eux-mêmes ? Le sens commun ne se pose pas de problèmes avec des mots tels que «table», «lit» ou même «argent»... Le problème surgit au fur et à mesure que s'accroît l'abstraction : qu'entendez-vous par «espace», «temps», «transcendance»? Or l'expérience libératrice qui est une expérience de la non-dualité où l'attribut, le prédicat, être et non-être s'annulent, nous prive du coup de la possibilité d'un discours «certain» (au sens où l'entendait un Descartes) à son sujet. Cette expérience est une expérience absolue ou divine, qui survient tout naturellement lorsque l'ego s'est dissout, au-delà des concepts et des croyances... Il faut y aller, c'est tout. Tandis que la philosophie moderne propose une transformation de la personne, celle-ci étant toujours considérée sinon comme la réalité ultime mais la «mesure de toutes choses». Puisqu'il a été si souvent question de vérité dans ces lignes, on constatera, de plus, que la modernité s'attache plus aux «discours» se rapportant à la Vérité, celle-ci étant consacrée valeur, qu'à une expérience prétendument incommunicable où s'aboliraient tous les discours...

La libération à laquelle nous pressent les purs représentants de la Métaphysique est une expérience unifiante «au-delà du par-delà»... Nisargadatta précise cependant : «Rien ne restera, tout restera. La sensation d'identité demeurera mais il n'y aura plus d'identification à un corps particulier». Cette citation peut nous faire mesurer le caractère extraordinairement original des enseignements de Nisargadatta. Simplicité, limpidité même, et force pour dire avec ces pauvres mots ce qui est. Tout continue

*mais tout a changé : la réalité ne se situe plus là où, par inadvertance, nous croyions qu'elle était... Jésus, dès l'ouverture de l'Évangile selon Thomas, promet que cette découverte va bouleverser le chercheur avant de lui ouvrir l'accès d'un «règne» illimité. Eveillons-nous, sachons que la personne, sous-produit accidentel, mirage provoqué par une certaine qualité d'expériences vécues par cet organisme, à ce stade de son évolution, n'est rien, et que le Suprême est tout, parfait, immuable, omniscient. Renversons cette image fautive et pénétrons dans la Lumière où toutes images s'abolissent. Tel est l'appel, telle est la leçon des Maîtres. Les propos de Nisargadatta qui suivent en sont un témoignage.*

R. O.

M. ... Ce que j'enseigne est la voie antique et simple de la libération par la compréhension. Comprenez votre mental et la prise qu'il a sur vous se cassera net... Réalisez une fois pour toutes que ni votre corps, ni votre mental, ni même votre conscience ne sont vous même et demeurez seul dans votre véritable nature... Aucun effort ne vous y amènera, seule la limpidité de votre compréhension le peut... Relâchez-vous et regardez le «je suis». La réalité est juste derrière. Soyez tranquille, soyez silencieux; elle émergera, ou plutôt elle vous accueillera en elle.

M. La personne n'est que le résultat d'un malentendu. En réalité, il n'y a rien de tel. Les sensations, les pensées et les actes défilent devant l'observateur dans une succession sans fin qui laisse des traces dans le mental et donne une illusion de continuité. Un reflet de l'observateur dans le mental crée la sensation du «Je» et la personne acquiert une existence apparemment indépendante. En réalité il n'y a personne, seulement l'observateur qui s'identifie au «Je» et au «mien». Le maître dit à l'observateur: «Vous n'êtes pas ceci, rien de vous n'est dans ceci, sauf le petit point du «je suis» qui est le pont entre l'observateur et son rêve». «Je suis ceci, je suis cela», c'est le rêve, alors que le pur «Je suis» a sur lui l'empreinte de la réalité. Vous avez goûté à beaucoup de choses, toutes ont été réduites à rien. Seule la sensation «je suis» a persisté, inchangée. Parmi ce qui change, demeurez dans l'immuable jusqu'à ce que vous soyez capable d'aller au-delà.

Q. Quand cela arrivera-t-il ?

M. Cela arrivera quand vous aurez supprimé les empêchements.

Q. Quels empêchements ?

M. Le désir du faux et la peur du vrai.

Q. Si je suis éliminé, que restera-t-il ?

M. Rien ne restera, tout restera. La sensation d'identité demeurera, mais il n'y aura plus d'identification à un corps en particulier. L'être, l'éveil, l'amour brilleront de toute leur splendeur. Ce n'est jamais la personne qui est libérée, on est libéré de la personne.

Q. Et il ne reste plus aucune trace de la personne ?

M. Il reste une vague réminiscence, comme celle d'un rêve, ou de la petite enfance. Et après tout, qu'y a-t-il à se rappeler ? Un flot d'événements, pour la plupart accidentels et sans signification ? Une suite de désirs et de peurs ? De fautes stupides ? Y a-t-il là quelque chose qui mérite qu'on s'en souvienne ? La personne n'est qu'une coquille qui vous emprisonne. Brisez la coquille.

Q. A qui demandez-vous de briser la coquille ? Qui va la briser ?

M. Brisez les liens que sont la mémoire et l'auto-identification, et la coquille se dissoudra d'elle-même. Il y a un centre qui communique la réalité à tout ce qu'il perçoit. Tout ce que vous avez à comprendre, c'est que vous êtes la source de la réalité, que vous donnez la réalité au lieu de la recevoir, que vous n'avez besoin ni de soutien ni de confirmation. Les choses sont ce qu'elles sont parce que vous les acceptez comme elles sont. Cessez de les accepter et elles s'évanouiront. Tout ce à quoi vous pensez avec désir ou avec peur vous paraît réel. Regardez-le sans désir ni peur, et il se vide de toute substance. Le plaisir et la souffrance sont éphémères. Il est plus facile et plus simple de les négliger que d'agir sur eux.

Q. Si toutes les choses finissent par disparaître, pourquoi sont-elles jamais apparues ?

M. La création est la nature même de la conscience. La conscience suscite les apparences. La réalité est au-delà de la conscience.

Q. Pourquoi, alors que nous sommes conscients des apparences, se fait-il que nous ne soyons pas conscients que ce ne sont que des apparences ?

M. Le mental dissimule la réalité sans le savoir. Pour découvrir la nature du mental vous avez besoin d'intelligence, de la capa-

cité de regarder le mental dans une attention silencieuse et dépassionnée.

Q. Si ma nature est celle de la conscience qui pénètre tout, comment l'ignorance et l'illusion ont-elles pu se manifester en moi ?

M. Ni l'ignorance ni l'illusion ne se sont jamais manifestées en vous. Trouvez le soi à qui vous attribuez l'ignorance et l'illusion, et vous aurez votre réponse. Vous parlez comme si vous connaissiez le soi et le croyez sous la domination de l'ignorance et de l'illusion. Mais en réalité, vous ne connaissez pas le soi et vous n'êtes pas conscient de l'ignorance. Soyez donc conscient - cela vous amènera au soi et vous réaliserez qu'il n'y a en lui ni ignorance ni illusion... C'est comme de poser la question: si le soleil existe, comment l'obscurité peut-elle exister ? Comme il y aura de l'obscurité sous la pierre quelle que soit la force du soleil, de même dans l'ombre de la conscience-je-suis-le-corps, il ne peut y avoir qu'ignorance et illusion.

Q. Mais pourquoi la conscience - corps en est-elle venue à exister ?

M. Ne demandez pas «pourquoi» mais «comment». Il est naturel, de la part de l'imagination, de s'identifier à ses créations. Vous pouvez arrêter tout cela à tout moment en coupant l'identification, ou par l'investigation.

M. ...De même que la lumière détruit l'obscurité par sa seule présence, de même l'absolu détruit l'imaginaire. Penser que toute forme de connaissance est une forme d'ignorance, est en soi un mouvement de la réalité. Le témoin n'est pas une personne. L'existence ne se manifeste dans l'individu que lorsqu'il y a pour cela une assise, un organisme, un corps. Dans la personne l'absolu se reflète comme conscience. Voyez qu'il n'y a pas de personne constamment séparée en tant que telle, et tout devient clair. Conscience, mental, matière sont la même réalité sous deux aspects, l'immuable et le changeant, et trois attributs, qui sont l'inertie, l'énergie, et l'harmonie.

Q. Vous parlez de la personne, du témoin, du Suprême... Lequel vient en premier ?

M. Dans le Suprême apparaît le témoin. Le témoin crée la personne et la pense comme séparée de lui. Quand le témoin voit la personne apparaître dans la conscience qui elle-même apparaît dans le témoin, la réalisation de cette unité fondamentale est l'œuvre du Suprême...

M. Le corps apparaît dans votre mental - votre mental est le contenu de votre conscience; vous êtes le témoin immobile de la rivière de la conscience qui, éternellement, change sans vous changer d'aucune façon. Votre propre immuabilité est tellement évidente que vous ne la remarquez pas. Examinez-vous une bonne fois et toute fausse compréhension et toute fausse conceptualisation disparaîtront...

Q. Nous appelons cela Dieu.

M. Dieu n'est qu'une idée dans votre mental. Vous êtes le fait. La seule chose dont vous êtes sûr, c'est : «Ici et maintenant, je suis». Enlevez «Ici et maintenant», il reste l'irrécusable «Je suis». Le monde existe dans la mémoire, la mémoire apparaît dans la conscience; la conscience existe dans la pure Présence et cette conscience est le reflet de la lumière sur l'océan de l'existence.

M. Soyez attentif au fait d'être conscient et cherchez la source de la conscience, c'est tout. Peu de choses peuvent être communiquées par des mots. C'est d'agir comme je vous dis qui vous apportera la lumière, et non que je vous le dise. Les moyens importent peu, c'est le désir, le besoin et l'application qui comptent. ...Allez à la racine de toutes les expériences, au sentiment d'être. Au-delà de l'être et du non-être se situe l'immensité du réel. Essayez et essayez encore.

... L'Eveil ne se limite pas à la conscience. Il est éveil de tout ce qui est. La conscience est conscience de la dualité. Il n'y a pas de dualité dans l'Eveil. C'est un seul bloc de pure connaissance. ... Le monde n'est que la surface de l'esprit qui lui est infini.

... La méditation ... est la pratique de l'attention.

... Le sérieux seul ne libère pas. Il faut une compréhension qui vienne d'une vision éveillée, d'une quête ardente et d'un profond examen.

... L'impassibilité, le détachement, la libération du désir, de la peur, de tout égoïsme, de toute recherche de soi, une présence simple libérée de la mémoire et de l'espérance - voilà l'état d'esprit dans lequel la découverte peut se faire. En définitive la libération n'est que la liberté de découvrir.

... Dépassez vos concepts et vos idées; on trouve la vérité dans le silence du désir et de la pensée.

... L'éternité se situe dans l'instant de fracture du maintenant.

## FLORILEGE

Ce qui bouleverse la compréhension de l'univers (la conversion ou métanoïa) est ceci :

*Il n'y a pas d'objet*

*Tout est sujet dans l'univers, et (un jour c'est évident) un seul sujet de tout.*

Ce seul sujet est nommé Conscience ou Esprit ou Lumière. La nature de cette lumière est partout égale, et toute différence n'est que degré de lumière, de luminosité.

La connaissance du sujet «je» (en l'homme) est une étape (un progrès, et aussi un arrêt) de l'éclairement par la lumière totale du seul sujet.

Toute connaissance vient du dedans (du sujet, de la perception consciente) et ne peut progresser que lorsque le dehors (l'objet extérieur, l'autre personne, etc.) est reconnu comme n'étant lui aussi qu'un dedans (qu'un sujet).

Dit autrement : ma conscience reconnaît que toute chose n'est aussi que conscience. Et c'est alors la Conscience, le sujet, l'Esprit, etc... car ce ne peut être autrement.

Le sujet en moi, et le sujet en n'importe quoi d'autre, n'est évidemment qu'un même sujet.

On ne peut expliquer, et à peine exprimer, dire, cette connaissance, mais on peut très bien la sentir, la percevoir. Par l'exercice qui consiste à être simplement conscient des êtres, des choses, de tout, et d'abord de soi-même intérieurement. Et ceci sans leur donner de nom, car le nom crée l'objet, et l'objet n'existe plus.

24 . 8 . 82

M. C.



Dans le «domaine» spirituel, la logique est si simple, si claire, si évidente au premier regard, qu'elle est toujours lapalissade.

«Là» : l'un et l'autre, inséparables, se confondent.

Exemples : le chemin est lui-même le but; ou le moyen, la fin; la cause, l'effet.

Et tous ces mots disent au fond la même chose. Il n'y a plus de dualité,

parce qu'il n'y a plus de causalité,  
parce qu'il n'y a plus de succession,  
de continuité,

c'est un continuum non situé,

parce qu'il n'y a plus d'espace ni de temps,

et que tout est un, avec une évidence absolue, sans comparaison possible.

1 . 8 . 1982

M. C.

«Ce temps qui passe» est une vue fausse. Il y a «ce qui passe», accumulé par la mémoire, et qui crée ce fameux temps. Le temps est l'espace où sont stockés les souvenirs (la vieille commode encombrée de souvenirs de Baudelaire). La taille du temps, ou durée, est proportionnelle à ce qu'il contient. Et s'il ne contient rien, s'il n'y a pas de mémoire, il n'y a plus de temps. Le temps psychologique est la mémoire. Et la mémoire est ce qui crée les choses, la matière, en général (toujours psychologiquement, car il s'agit ici d'expériences psychologiques). Le temps est l'espace de la mémoire, qui matérialise ce qui passe, pour le garder jalousement. Quand la mémoire ne fonctionne pas, il n'y a pas d'accumulation et pas de temps.

L'esprit fonctionne alors autrement : il voit, mais librement, sans comparaison possible, sans jugement, sans mettre la réalité en conserve à l'aide des mots.

Le temps est une forme d'espace et quand il n'est plus, les autres formes d'espace sont des constructions très branlantes. Dans un tel état hors du temps, peut apparaître cependant un souvenir. Il est alors nettement présent, parce qu'il est seul, et il est douloureux, parce qu'il ne concorde pas avec la réalité qui passe. C'est la fonction mémorielle de l'esprit qui fige en matière la réalité spirituelle limipide. C'est ainsi que la pensée libre originelle est devenue matière, corps, cadavre, par sa mémoire.

22 . 8 . 82 M. C.

Toute forme apparaît à l'instant dans l'Unité de l'Esprit sans forme, Etre-Conscience-Béatitude.

Attention ! les mots sont aussi des « images qui cachent la lumière qui est en elles ». L'image de la lumière, moins formelle, n'est elle pas la meilleure ? sans doute parce que l'esprit ne peut pas y « demeurer ». Et, l'esprit qui ne peut « demeurer » se libère ainsi des formes, images, retrouvant alors sa nature originelle. « Et il ne goûtera pas de la mort ».

Ce moyen est la fin et l'origine confondues, libéré de l'espace-temps.

L'esprit qui enchaîne est l'esprit qui libère, le même exactement. Il suffit de le laisser être, sans « demeure ». La nature originelle de l'esprit est la liberté absolue. Tant qu'il n'est pas vécu, expérimentalement, ce « point de vue » reste nébuleux. Les nuages sont « le » moi, un-moi-stable-et-permanent qui, jamais n'existe, n'a existé ou n'existera ! Qui peut oser dire avec vérité :

Je suis, sinon l'Esprit seul !

Près de Jésus, le « passage » dans l'espace-temps-causalité-dualité est déjà (premier point) sans peur. Un avec Lui, ce sera alors l'Esprit seul. La chair spirituelle de ses paroles rassasie le ventre des affamés.

Inutile de chercher ailleurs ! C'est le Livre !

J'avoue que je puis à peine lire, sinon, de temps à autre, retrouver les mots exacts de Jésus. La nourriture qui comprend toute nourriture !

2 . 8 . 1982

M. C.



ENTRETIEN AVEC «CLAIR DE LUNE SARAWASTHI»  
(Chien Guru réalisé)

Q — «Comment êtes-vous parvenu à la réalisation ?»

R — «Mon Maître m'a dit de chercher le «Sans-Moëlle de l'os».

Q — «Alors ?»

R — «Eh bien je lui ai fait confiance et en deux ans j'ai trouvé».

Q — «Quel goût cela a-t-il ?»

R — «C'est le sans-goût, le sans odeur, la félicité en somme».

Q — «Mais mangez-vous toujours du canigou ?»

R — «Bien sûr ! Je suis un chien tout à fait ordinaire».

Q — «Mais alors, où est la différence par rapport à avant ?»

R — «Aucune bien sûr, de votre point de vue, mais du mien je participe de deux mondes à la fois, si je peux m'exprimer ainsi, dans l'ici et maintenant».

Q — «Comment puis-je, moi aussi, y arriver ?»

R — «Continuez de manger du canigou et voyez-le aussi comme le «sans-Moëlle», faites-vous confiance et vous y arriverez».

Tommy, Marsanne 82



## VOIES DE GNOSE - AGIR NON AGIR

D'un point de vue dualiste, ce double concept ne peut en aucun cas désigner un acte ou une conduite potentielle de l'homme. La philosophie occidentale moderne, de plus en plus passionnée d'activisme, utilisant même dans les propagandes politiques qui lui sont dérivées un langage d'inspiration guerrière, du genre «attaquer», «battre en retraite», ne peut donc concevoir une action qui n'«obéisse» au schéma classique volonté-décision-action-résultat. L'action, par opposition à l'inaction vilipendée par toutes les «morales» qui se respectent, serait donc une entreprise où nécessairement le mouvement issu de la personne A, par effort ou violence, modifie l'état de la personne opposée ou la situation B. Cette action serait d'autant plus parfaite que le résultat «obéit» au plan prévu, pensé, planifié et exécuté.

La Gnose, ou Philosophie Eternelle, offre une compréhension toute différente au disciple. N'étant pas un ego menacé ou en situation conflictuelle avec des personnes et un monde soit hostile, soit indifférent, il se vit comme élément non séparé et toujours en relation, vivant dans et par le Tout. Il n'est au commencement de rien ; il apparaît, évolue, disparaît en compagnie d'autres éléments aléatoires dans le Tout... Alors que la notion commune d'action implique séparation, isolement, volonté exclusive et violence, qui résultent de l'imagination dualiste, agir-non-agir signifie que l'acte juste n'a plus son moteur enfoui au centre d'un foyer d'activités mentales égocentriques mais dans une conscience ouverte et lucide libérée de l'obsession d'un moi.

Agir-non-agir est donc une découverte cruciale pour le disciple parti à la découverte d'une liberté authentique. Par ce nouveau comportement, il substitue à l'ivresse du vouloir-vivre aveugle ce consentement lucide à ce qui est, guérison des faux problèmes du moi schizophrénique. Agir-non-agir ordonne la vie de l'homme qui ne se conçoit plus comme un point dans l'Univers mais qui se connaît comme l'Univers en un point. Il vit cette ultime expérience que l'observateur - et non le moi - s'éprouve également dans sa qualité de récepteur et d'émetteur, mais que, suivant l'expression d'Alan Watts, il « vague », vague parmi les vagues de l'Océan, et donc peut se reconnaître aussi Océan illimité.

La décision, qui occupe une place si importante dans le dispositif intellectuel du schéma de la volonté caporalisée pour l'action, s'impose maintenant tout naturellement comme un choix impersonnel. Spontanément, l'intelligence libérée des caprices et des passions - ignorance, peur, avidité - élit le type de comportement adapté à la situation. C'est bien que l'acte nécessaire n'est plus commandé par un « je » fantoche mais découle de la vision multiple et unitaire de ce qui est. Ce qui correspond bien à une non-action du sujet exprimé par ce corps dans ce discours : « J'ai fait ceci, j'agirai comme cela... »

R. Oillet



# DISCOGRAPHIE

## « CHANSON FRANÇAISE...VOIE DE GNOSE »

Discographie Gérard MANSET de 1969 à 1981 EMI PATHE-MARCONI -

Lorsque j'ai reçu le n° 29 des Cahiers, j'ai « accroché » (dans l'étude signée « E.G. » page 36 concernant Daniel GIRAUD), sur une phrase : « Je me cherche en me suivant, mais ni suiveur ni suivi il n'y a pas à suivre... le chercheur n'est il pas le cherché ? l'englobant l'englobé ? »

J'étais loin de me soucier de mes disques et de l'article que la rédaction attendait pour les Cahiers, et brutalement, Gérard MANSET, avec sa voix « souterraine » et sa musique fortement travaillée aux synthés, s'est imposé à moi, je « tenais » mon papier !

Et pourtant, Manset n'est pas « facile »... Autant Môrice BENIN <sup>(1)</sup> est limpidité totale en ce qui concerne la gnose, autant Manset se veut (?) hermétique à moins, tout simplement, que la qualité de sa recherche l'ait déjà emmené « plus loin », là où effectivement les mots « s'appauvrissent » pour relater l'expérience ?

Je penche pour la seconde hypotèse - A un premier stade d'« initiation », les mots sont encore assez simples (!) à trouver pour rendre compte de la Réalité qui se fait jour, mais très vite, si cette recherche se poursuit, on rentre dans le domaine de l'indicible et il est alors inévitable - si l'on ne veut pas faire de longues dissertations, ce qui n'est pas le propre du poète - de « sortir » des petites phrases du genre : « Je me suis rencontré marchant sur le trottoir » <sup>(2)</sup> !

Pour celui qui commence à comprendre de quoi il retourne, aucun problème ! Mais pour ceux qui ne sont ni initiés, ni intéressés par le sujet (la gnose ou tout simplement la Métaphysique pour employer un mot plus « abordable »), le texte devient, à la limite, complètement idiot ! Le Poète est alors accusé par ces derniers de ne faire que des rimes faciles pour « vendre du disque ».

Manset, tout au long de son périple (15 ans de chansons) a bien dû passer par ces deux attitudes — dans la première, la démarche est évidente et il est clair, dans «Golgotha» par exemple (3), que l'auteur exprime d'abord son rejet désabusé de l'idéologie officielle («vous tomberez de haut quand vous saurez»!) — l'inspiration gnostique ne sautera pas aux yeux du non-initié bien qu'elle soit là, puissante et profonde.

D'autres fois, c'est la tendance inverse qui se produit — la gnose explose dans les mots qui jaillissent («Je suis Dieu») (3) et l'«histoire» qui la porte devient apparemment dénuée de sens, donc d'intérêt pour un certain public qui se veut ignorant de tout ésotérisme!

Par contre, d'autres chansons («Royaume de Siam» (4), «La mort d'Orion» (2) équilibrent avec bonheur ces deux aspects et elles peuvent alors «remuer» autant l'initié que le non-initié, chacun percevant les mots propres à son niveau de conscience.

Ce sont bien sûr ses derniers textes qui sont les plus intéressants lorsqu'il s'agit — «sournoisement» si j'ose dire — d'aller «réveiller» la fibre gnostique qui sommeille dans l'inconscient de chacun! (citons encore : «Il voyage en solitaire» (5), «La liberté» (6), «Animal on est mal» (3), «Marin' Bar» (7), «Ton âme heureuse» (8).

Il est à noter que, malgré un message qui est — ou qui se veut — loin des sentiers battus de la chanson, Gérard Manset a réussi à devenir, sans rien changer à son style, un des premiers de la pop musique française!

Par contre, et ce n'est peut-être qu'un avis personnel, ses premiers disques font preuve d'une inspiration gnostique évidente, ce qui est moins net dans ses deux derniers albums : («L'atelier du Crabe» (7) et le «Train du soir» (9) ... essoufflement? remise en question? ou tout simplement besoin de marquer un temps d'arrêt aujourd'hui pour mieux se laisser envahir demain par cette recherche de «L'Ailleurs» (6) ...

Quoiqu'il en soit, Manset «voit juste» et j'en veux pour preuve non pas l'analyse intellectuelle de ses idées («Ailleurs, il n'y a pas de vélomoteur» ne s'analyse pas sans tomber dans le ridicule), mais uniquement en se laissant envahir par les sensations que ses mots et sa musique provoquent en nous. C'est à ce niveau — et à ce niveau seulement — que Manset nous communique la vision qu'il a de la Sagesse, et ici je ne peux m'empêcher de

faire le rapprochement avec les «paradoxes» qui parsèment l'Évangile de Thomas ou les textes taoïstes ... le meilleur enseignement étant bien celui qu'on découvre en soi et non celui d'un gourou «ordinaire» qui ne propose que son «catéchisme» (endoctrinement) : Manset laisse à chacun — volontairement ou non — la chance de sa propre réalisation... Dans ses chansons, pas une seule évidence (démarche très éloignée de celle de Bénin (1), pas de voie révélée directement... seulement des sensations qui me font plonger à l'intérieur de moi-même, dans un monde dont j'ignorais l'existence même ! à cet «endroit de moi» les «images» qui défilent d'elles-mêmes (ce n'est plus mon imagination qui les crée) bousculent mes certitudes car je sais même s'il ne s'agit que d'un instant fugitif que je viens de vérifier la fameuse phrase de Sri Mahara Nisargadatta : «les mots ne servent qu'à évoquer l'au-delà des mots» !

«Ailleurs, le monde est bien meilleur» (6) ! Ainsi pourrait se résumer le message de Manset : A l'écoute de ses chansons on se rend bien compte que cet «ailleurs» n'est pas situé dans l'au-delà du temps ou de l'espace, mais bien «ici -et- maintenant», dans la plus pure tradition gnostique... Pour cela, il suffit d'ouvrir les yeux (et les oreilles !) et de «laisser se décoller les masques de nos visages» (2).

François CHIROKOFF

- (1) cf - Cahiers n° 30
- (2) Gérard Manset - EMI 1970 2C 066-15628
- (3) Gérard Manset - EMI 1968 2C 066-11788
- (4) Gérard Manset - EMI 1979 2C 070-14721
- (5) Gérard Manset - EMI 1975 2C 066-13038
- (6) Gérard Manset - EMI 1976 2C 068-14281
- (7) Gérard Manset - EMI 1980 2C 070-72291
- (8) Gérard Manset - EMI 1978 2C 068-14482
- (9) Gérard Manset - EMI 1981 2C 070-72443

# POESIES

*et*                    mais il est  
*le temps*            des secondes béantes  
*passé*                des secondes d'éternité  
*sur le temps*        où la vie se ravive à une eau si profonde  
                          que plus rien n'a d'importance  
*à peine si*            sinon la fraîcheur de l'eau  
*s'ouvre*              la nuit peut clore  
*l'iris*                 les portes de la terre  
*précaire*            la résine des yeux  
                          couler à l'envers  
                                  du décor

dénoué

Je veille

Manoune

L'avoir n'a plus court  
L'être le brûle  
sans laisser de traces  
Les choses ne sont plus désignées  
Les attributs n'ont plus preneur  
Les valeurs ne sont plus reconnues  
pas d'appropriation  
pas d'expropriation  
personne n'est lésé  
parce qu'il n'y a personne

E.G.

## AU PASSANT

Oublieux de l'espace et du temps  
Sans bornes et sans abri  
Rêveur illimité  
Marcheur de l'infini  
Accrochant aux étoiles  
Un cœur désorienté  
Tu accordes ton pas  
Au rythme éternité.  
Hors des sillages obscurs  
Ame gonflant sa voile  
Esprit étincelant  
Des soleils retrouvés  
Ton sourire, passant,  
A dissous les mirages  
Eveillant en mon sein  
Le feu de vérité.

## CHANSON QUI PASSE

Une harpe de lune  
Pour les soirs longs  
Une cithare brune  
Pour les doigts blonds  
Un œil couleur de brume  
Pour les violons  
Un lent sanglot d'écume  
Pour les saisons  
Et passe l'instant plume  
Et ma chanson

## LE TEMOIN

Immobile et silencieux  
Impalpable mais présent  
    Impersonnel,  
Il regarde défiler  
Sur l'écran de la conscience  
Mû par la roue de la pensée,  
Les ombreuses créatures  
Nourries du désir d'exister  
    Illusion  
Carrousel grotesque - gracieux  
De grimaces et de sourires  
    Vénéneux  
Ronde de rusés fantômes  
Un tour anges, un tour démons  
Formés et défaits sans cesse,  
Au gré de la valse lente  
Des fascinantes figures  
    Vertige  
Fantastique, infernal sabbat  
Dissous en ondes rayonnantes,  
    Lumière  
Du regard impassible et pur.  
A l'écoute du silence  
Rendue à l'immobilité  
Souriante et apaisée  
    Certitude.

Tu m'as dit : viens  
Puis tu t'es caché  
Pour mieux attiser en moi  
Ce désir qui était de toi  
J'ai couru à l'angle du mur  
Tu avais disparu  
Ne laissant derrière toi  
Que ce que tu es depuis pour moi :  
Ce parfum ténu  
Ce parfum têtue  
Ce parfum lancinant  
Ce parfum qui est toi  
Pour moi  
Et moi dedans.  
Toi que je ne connais pas  
Autrement qu'en réalité.

Jour après jour  
Grain-minute à grain-minute  
Je suis revenu  
A cet endroit précis  
Où je t'avais perdu.  
A ce mur  
    si haut  
A ce mur  
    si lourd  
A ce mur  
    si bruyant  
A ce mur  
    si évident  
Qu'il m'arrive parfois  
De savoir qu'il n'existe pas  
Autrement que dans ce rêve  
Que je fais de toi  
Toi que je ne connais pas  
Autrement qu'en réalité.

Je l'ai longé vers le nord  
Infiniment  
Je l'ai sondé au Sud  
Criant  
Hurlant  
T'implorant de revenir,  
Cherchant ; là-haut peut-être  
Dans les nuages ?  
Un passage vers toi.  
Lassé  
Hébété  
Brisé  
J'ai été bien des fois  
Sur le point d'abandonner  
Et chaque fois tu m'as rappelé vers toi  
Impitoyablement désirable  
Jaillissant du centre de moi  
Comme un cri  
Démessuré  
Déraisonné  
Déraisonnable  
Me relançant vers le mur  
Irrésistiblement.  
Comme une orange  
Lancée à toute volée  
Je me suis éclaté  
Déchiré  
Lacéré  
Au béton armé  
Aux pierres insondables  
Affolé d'espoir  
Par un lambeau d'étoffe  
Trouvé par hasard  
Et qui ne pouvait qu'être toi  
Toi en moi  
Et moi dedans  
Toi que je ne connais pas  
Autrement qu'en réalité.

Cinglé par les quolibets  
Du monde entier  
Comme un fou  
Nourri de sa démente  
Perdant tout sens de la décence  
Arrachant mes vêtements  
Pour être plus léger  
J'ai tenté l'escalade  
J'ai cherché un levier  
Pour renverser ce mur  
Qui me séparait de toi  
Quand un vieillard indifférent  
M'indiqua la porte dérobée  
La porte qui certainement  
Me mènerait à toi.  
Un chemin moussu, glissant, hermétique  
Y conduisait.  
Fasciné par le mur  
Je ne l'avais pas vu  
Je m'y engageai...  
Quand soudain  
Une sueur acide  
Gluante  
Métallique  
Comme une coulée minérale  
Brûlante  
Glacée  
Jaillit de ma peau  
Dément !  
Dément hébété  
J'avais oublié de demander  
La clef !  
Comme un ressort tendu  
Qui échappe à la main

Je me précipitai vers le vieillard  
Il avait disparu.  
Alors le sentiment  
La certitude  
L'évidence  
Que jamais  
Tu ne serais à moi  
M'empoigna en une douleur  
Si forte, si intense  
Si immense  
Si totale  
Que plus rien en moi  
Ne put y résister  
Et que je m'écoulai  
Totalement  
Irrésistiblement  
Par la blessure béante  
Que je fus soudain  
Tout entier.  
Comme un pantin  
Absorbé par son vide même  
Je m'écroulai  
Contre la porte...  
Elle s'ouvrit  
Comme le mistral  
S'ouvre dans l'espace  
Comme le mistral  
Qui est l'espace  
Indifférencié.  
La porte n'était pas à clef.  
  
Je ne le sus jamais  
Et fus en moi  
Et toi dedans.

Toi que je ne connais pas  
Autrement qu'en réalité.